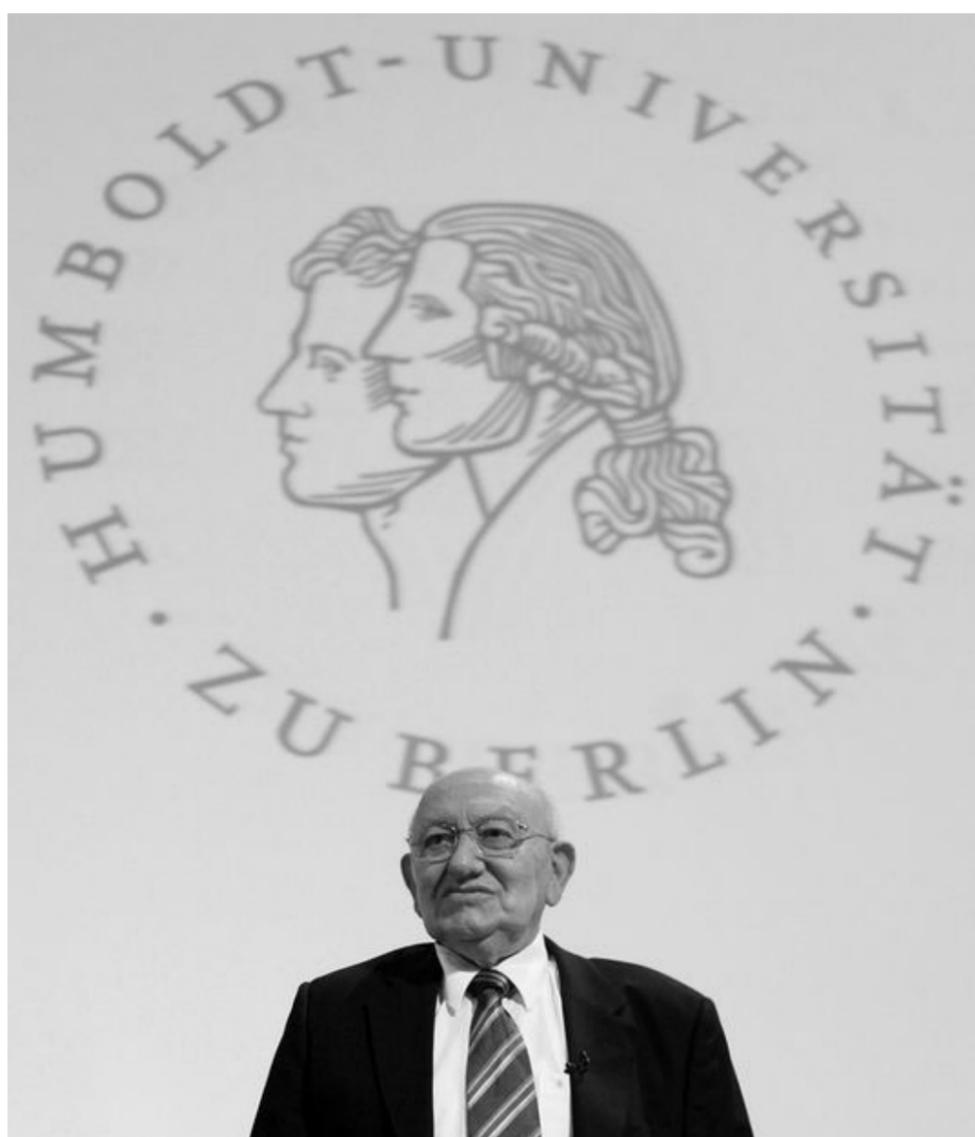


# Le critique littéraire Marcel Reich-Ranicki ne ferraillera plus contre Günter Grass

LE MONDE | 19.09.2013 à 09h48 • Mis à jour le 19.09.2013 à 10h21 |

Par **Josyane Savigneau** ([/journaliste/josyane-savigneau/](#))

Marcel Reich-Ranicki, qui est mort à Francfort mercredi 18 septembre à l'âge de 93 ans, n'aurait pas aimé qu'on donne de lui une image lisse, comme on le fait trop souvent dans les hommages nécrologiques. Le critique littéraire le plus influent en Allemagne depuis un demi-siècle, dont la mort a fait l'ouverture des journaux télévisés mercredi soir, était féroce et aimait les polémiques.



L'écrivain et critique littéraire allemand Marcel Reich-Ranicki, en février 2007. | AFP/CLEMENS BILAN

En 1993, l'hebdomadaire *Der Spiegel* lui consacrait un dossier d'une quinzaine de pages, sous le titre *Le Seigneur des livres*, retraçant sa carrière, d'abord à *Die Zeit*, puis à la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, et aussi à la télévision, au "Literarische Quartett". La couverture du journal le représentait en chien à tête d'homme en train de dévorer un livre, et le désignait comme "*Der Verreisser*" (le démolisseur, le dépeceur). En 1995, le même journal publiait une lettre ouverte en forme d'assassinat du livre de Günter Grass *Une longue histoire*. En couverture, on voyait Reich-Ranicki déchirer le livre. C'était une photo-montage, mais rien ne l'indiquait.

Tout en reconnaissant sa culture, et sa passion pour la langue et la littérature allemande, beaucoup d'écrivains, et des lecteurs aussi, étaient exaspérés par ce personnage péremptoire, ses jugements excessifs, meurtriers, parfois stupides, comme celui-ci : "*Les écrivains ne s'y connaissent pas plus en littérature que les oiseaux en ornithologie.*"

C'est la publication de son autobiographie? *Ma vie*, en 1999 (en français,

Grasset), qui a changé le regard qu'on portait sur Marcel Reich-Ranicki. Cette histoire, qu'il ne voulait pas écrire, raconte un étrange parcours dans le XX<sup>e</sup> siècle, un destin douloureux, passionné, singulier. Dès le début du livre, Reich-Ranicki rapporte une conversation de 1958 avec Günter Grass lui demandant : *"Êtes-vous allemand, ou polonais, ou quoi ?"* La réponse : *"À moitié allemand, à moitié polonais et 100 % juif."*

Quand il naît, le 2 juin 1920, en Pologne, d'un père juif polonais et d'une mère allemande, il s'appelle seulement Marcel Reich. Sa mère tient à ce qu'il soit éduqué en allemand et pense qu'il sera peut-être rabbin, comme beaucoup de ses ancêtres maternels. En 1929, la famille s'installe à Berlin. Le jeune Marcel a le sentiment d'*"arriver au pays de la culture"*. Brillant au lycée, il sait qu'il sera interdit d'université, parce que juif.

### EN POLOGNE, DANS LE GHETTO DE VARSOVIE

En 1938, il est arrêté, et *"étranger indésirable sur le territoire"*, est envoyé en Pologne, dans le ghetto de Varsovie. Il s'emploie comme traducteur, épouse Teofila en 1942 – ils vivront ensemble jusqu'à sa mort en 2011. En 1943, ils s'enfuient du ghetto. Teofila sera la seule survivante de sa famille et les parents de Marcel Reich mourront à Treblinka.

La paix revenue, Marcel Reich s'inscrit au parti communiste polonais. Nommé consul à Londres, il utilise le pseudonyme de Ranicki – d'où Reich-Ranicki. Il est rappelé en Pologne en 1949, puis exclu du parti et devient lecteur dans une maison d'édition. En 1958, il décide de revenir en Allemagne. *"Je voulais quitter l'Est, expliquait-il au Monde en 2000. Je voulais absolument aller dans un pays où l'on parle l'allemand. Je voulais retrouver la culture allemande. C'est l'histoire de ma vie, le désir de littérature allemande, la quête de la littérature allemande."*

S'ensuit une carrière fastueuse, commencée, en 1959, à *Die Zeit*. De 1973 à 1988, il dirige le cahier littéraire de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, puis y écrit jusqu'en 2012. Malgré cela, il demeurait un homme blessé, parlant de la persistance de l'antisémitisme à son égard. En 2012, le 27 janvier, jour anniversaire de la libération d'Auschwitz, il a reçu un hommage que peut-être il attendait depuis longtemps : il a été invité à évoquer ses années de guerre au Bundestag, en présence d'Angela Merkel.

Thomas Mann, Bertolt Brecht, Kafka : il en parlait avec la ferveur de ceux qui ont été sauvés par la littérature. On peut aujourd'hui oublier ses démolitions injustes et retenir cette phrase : *"La vie est parfois ennuyeuse, la bonne littérature ne l'est jamais."*

[Josyane Savigneau \(/journaliste/josyane-savigneau/\)](#)

Suivre

Journaliste au Monde